L'ENFANT MORT

I.

Vous qui avez des maisons à vous, bien confortables et commodes, où vous pouvez rester quand vous êtes malades, et vous étendre au long et au large pour dormir, et même pour mourir, savez-vous ce que c'est que des maisons de pauvres?

Il y a des escaliers mal éclairés, et des étages à n'en plus finir, et de longs couloirs où l'on se cogne quand on cherche à rentrer chez soi. Et si l'on parle d'un appartement, c'est tout de suite une cuisine grande comme un mouchoir de poche et une autre pièce à côté grande comme deux, glacée l'hiver, bouillante l'été. Mon appartement à moi, pauvre femme, c'est quelque part là-haut, à Montmartre. A quoi bon vous dire où il est? Pas de danger que vous y veniez voir.

Un soir j'y suis remontée et j'ai cru que je n'arriverais pas jusqu'au sommet. Je portais un fardeau bien lourd. C'était mon enfant qui pesait, mon enfant qui voulait venir au monde. En moi ou hors de moi, il n'aurait que moi. Et le père, me demandez-vous? Oh! le père, il était parti quand il avait vu que j'étais enceinte. Les hommes, ne le savez-vous pas? n'aiment les femmes que pour leur plaisir. Il y en a qui sont trop sensibles. Il ne peuvent pas voir souffrir. C'est le courage qui leur manque. Pour souffrir, il n'y a encore que les femmes. Alors, les hommes, ils s'en vont.

Quand les grandes douleurs m'ont prise, je ne pouvais plus me bouger. Du poing, j'ai frappé la muraille, et la muraille a gémi. Ma voisine m'a entendue. Ma voisine est une vieille qui n'a pas trop de toute sa peine pour manger un morceau chaque jour. Mais quoi! si les pauvres ne s'aidaient pas, qui est-ce qui viendrait les aider?

Oui, les riches donnent leur argent. Mais ils n'ont pas de temps à eux. Ils ne donnent pas leurs pieds pour aller et venir, pour descendre et monter, pour marcher et pour courir. Ils ne donnent pas leurs mains pour tenir et soigner, pour panser, caresser, calmer, pour guérir, ni leur langue pour distraire avec des histoires, pour réconforter avec de bonnes paroles, pour adoucir et pour rafraichir, ni leur cœur par-dessus le marché.

Ma voisine a reçu l'enfant. "C'est une fille, m'a-t-elle crié. Bien dodue, bien ronde et bien faite." Et j'ai dit: "Ma fille Marie." J'étais encore toute moulue, et courbue, et courbaturée. Mais de sentir cette chose chaude, cette chose chaude qui était ma vie, le croiriez-vous, j'ai pleuré de joie.

J'ai dû reprendre mon métier. Blanchisseuse de mon état. Les pauvres ne peuvent pas garder leurs petits à cause du travail qui réclame. Mais il y a des crèches çà et là, dans presque tous les quartiers. On porte les poupons aux crèches le matin en allant à l'ouvrage, on leur dit bonjour, on s'en va, et le soir on court les chercher. On n'est mère que pendant la nuit, et souvent on ne s'endort pas.

Oh! c'est bien sûr que dans ces crèches les enfants sont mieux que chez nous. Les petits lits blancs sont rangés en bon ordre, comme des soldats. Au milieu, pendu au plafond, un grand polichinelle fait des grimaces. De tous les lits on peut le voir; de tous les lits on lui sourit.

Les premiers temps la petite, quand je la rapportais chez nous, criait, hurlait, se débattait, comme une âme damnée en enfer. Je ne savais pas ce qu'elle voulait. C'était le grand polichinelle. Alors j'ai levé les bras et les jambes, tiré la langue, remué la tête, comme si des ficelles me tiraient. Et ma fille s'est mise à rire de son polichinelle retrouvé.

II.

Elle a pris un an, et puis deux, et puis trois ans, et puis quatre. Elle a marché, un pas ou deux, et ses petites jambes ont trotté. Elle a parlé, un mot ou deux, et puis tant et tant qu'on ne pouvait plus l'arrêter. Quand ils commencent à marcher seuls, quand ils tiennent de petits discours ,on en a le cœur tout fondu. On ne sait pas jusqu'où ils vont, on ne comprend pas toujours ce qu'ils disent, mais la poitrine se gonfle d'orgueil, — d'orgueil, de plaisir, de peur.

Ce qui passe encore tout le reste, ce qui est le plus émouvant, c'est de sentir leur regard, le regard de leurs yeux ouverts, de leurs grands yeux tout grands ouverts ,qui se pose sur vous, avec confiance, sûr que vous pouvez tout leur donner. On voudrait être le bon Dieu pour leur donner tout, en effet, et la terre entière, et le ciel aussi. Et pour un enfant, sa mère, n'est-ce pas la présence de Dieu? Surtout pour un enfant qui n'a au monde que sa mère.

Je l'emmenais à la blanchisserie, je ne la quittais jamais plus. Elle était mon trésor, mon ange, mes jours, mes nuits, ma vie, mon tout. Les autres blanchisseuses la gâtaient, même celles qui ne se conduisent pas trop bien.

Un soir, en sortant, elle eut froid. Le lendemain elle toussait. "Il faut la mettre à l'hôpital," ordonna le médecin de quartier. A l'hôpital et pas chez moi: les pauvres ne sont pas malades chez eux.

J'allais la voir chaque soir, chaque soir après mon travail. A l'hôpital des Enfants-Malades, on peut rester jusqu'à huit heures. Je lui portais des joujoux et je lui portais des oranges. Elle les posait sur son lit et ne s'en occupait pas davantage. Elle ne parlait presque plus: "Maman, maman," deux fois, pas plus, une à l'arrivée, l'autre au départ.

Mais ses yeux ne me quittaient pas. Ils entraient en moi pendant toute la visite. Dans la petite figure blanche ils prenaient peu à peu toute la place. Je voyais bien ce qu'ils voulaient, ces yeux-là qui me regardaient. Je ne suis pas le bon Dieu: ce qu'ils voulaient, je ne pouvais pas le leur donner.

Un soir, elle ne me dit pas: "Maman." Elle ne me dit rien quand j'entrai. Les yeux étaient fixés sur moi. Je ne sais pas s'ils me voyaient. Le docteur passait justement. "Monsieur, monsieur, regardez-la, regardez-la bien, par pitié!"

Le docteur se pencha sur elle. "Elle est perdue, ma pauvre femme. Elle ne passera pas la nuit. — Alors, je resterai cette nuit. — Le règlement ne permet pas, pauvre femme, que vous restiez. — Alors, je veux l'emporter chez moi. On ne sépare pas une maman de sa petiote qui va mourir."

— Madame, madame, l'heure a sonné. Il faut sortir de l'hôpital." Un infirmier avertissait. "Emportez-la," dit le docteur.

Je ne me le fis pas dire deux fois. Je pris l'enfant dans mes deux bras et relevai ma jupe autour. Je la serrai tout contre moi pour lui donner de la chaleur, toute la chaleur de ma vie. Mais voilà que dans l'escalier j'entends un souffle un peu plus fort. Je m'arrête afin d'écouter. Un souffle encore et puis plus rien. Je la regarde et je comprends. C'était bien facile à comprendre. Elle avait passé sur mon cœur.

Ce n'est pas tout. Il fallait sortir. On ne sort pas avec une morte. Il faudrait tenir son sérieux pour franchir la porte au nez du concierge: "Qu'est-ce que vous portez là sous la jupe? Votre enfant? Son frère ou sa sœur? Tant pis. Tâchez qu'il ne prenne pas le mal."

Elle pesait si fort, maintenant. Un enfant de quatre ans, c'est un poids, surtout quand il n'est plus vivant. Comment l'emporter si loin, jusqu'à la chambre où elle est née ? Je n'avais pas d'argent sur moi, quelques sous et pas de pièces blanches.

Dans la rue, devant moi, un homme marchait. Pour sûr ce n'était pas un riche, mais un pauvre pas davantage. Il devait avoir dans sa poche un portemonnaie à moitié rempli: "Monsieur, monsieur, arrêtez-vous." Il s'arrêta et m'examina. "Monsieur, il faut me donner quarante sous." Il recula et se mit à rire et voulut reprendre son chemin.

"Oh! ce n'est pas pour ce que vous croyez!" — "Vraiment, vraiment, ma petite dame." — "J'ai mon enfant là, sur mon bras. Il est bien lourd, parce qu'il est mort. C'est la charité d'une voiture, d'une voiture pour aller chez moi." — "Pardonnez-moi, pauvre femme!"

Il me demanda pardon, pour la pensée qu'il avait eue et qu'il pouvait bien avoir. Et il me donna un écu. Ainsi, j'ai pu rentrer chez moi. J'avais monté cet escalier quand l'enfant voulait venir au monde. Je m'étais plainte de toutes ces marches. J'allais pourtant donner la vie. Mais quand on s'en va toute seule, avec un mort entre les bras, on n'a plus de sang, plus de forces.

Il faut avoir pitié de moi...

HENRY BORDEAUX.

PRETTY INDEED!

FRENCH DRY CLEANING.

(Nettoyage à sec Français)

Pas une fantaisie ni une mode, mais une industrie qui est maintenant une nécessité.

Chaque département est sous la supervision directe d'une administration expérimentée et compétente.

Téléphonez Main 3897 et nous enverons un solliciteur directement à votre porte.

New York Drying and Cleaning Co.
299 Rue St-Charles

dec—6m

F. A. BRUNET
IMPORTATEUR DIRECT
HORLOGER, BIJOUTIER, JOAILLIER
315 — RUE ROYALE — 313
ALLIANCES ET BAGUES DE MARIAGE EN TOUT GENRE.
La Seule Grande et Unique Maison Française à la Nlle-Orléans.
Venez visiter et vous rendre compte par vous-même du bas prix de mes marchandises pour lesquelles je défie toute concurrence.
Les ordres de la campagne sont sollicités.
PHONE MAIN 4360.

SIROP ANGELL
CONTRE LA TOUX COQUELUCHE
TOUX, RHUME, BRONCHITE, MALADIES DES POUMONS ET DE LA GORGE
PRIX, - - 25 et 50 SOUS
Préparé par DR. RICHARD ANGELL
Et chez tous les Pharmaciens de la Nouvelle-Orléans.
27 oct—7m—dim., mar., jeu

REMÈDES DE BRESLIN
COLDTABS
Pour la grippe, le froid, les rhumes, névralgies et maux de tête. Coldtabs soulage immédiatement.
PRIX, 25 SOUS
ROMANOL
Pour les rhumatismes, le lumbago, la goutte, la raideur des articulations, les douleurs dans le dos, bon pour toutes les douleurs et tous les maux.
PRIX, 25 SOUS
M. T. BRESLIN, Pharmacien 700 Rue Dauphine
23 jan 1m

H. C. RAMOS
(LE CRÉATEUR DU GIN FIZZ)
Les étrangers de passage à la Nouvelle-Orléans ne devraient pas manquer de visiter H. C. Ramos, le fameux distributeur de Gin Fizz.
Le Stag Saloon
En Face de l'Hôtel St. Charles
Rue Gravier
19 jan 1m

D. MERCIER'S SONS
Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales
Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de Toilette pour messieurs et enfants
Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à dix heures et fermé le dimanche.
Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux ilets de la rue du Canal, 2ème District.

La Compagnie d'Assurances Liverpool & London & Globe
A cherché pendant ses cinquante années de service aux Etats-Unis à réaliser la définition du mot assurer, à savoir: "Rendre certain ou garantir." Toutes personnes en réclamations pour pertes, assurée dans cette Compagnie et atteintes par les sérieuses conflagrations qui ont eu lieu dans ce pays-ci et dans d'autres, attesteront volontiers, croyons nous, le sentiment de sécurité que leur a fait éprouver la possession de nos polices et la satisfaction que leur ont donnée nos réglements.

EMILIEN PERRIN JOS. E. BLUM
Emilien Perrin
PROPRIÉTÉS FONCIÈRES
Actions et Obligations, Assurances
IMMEUBLES POUR LE COMMERCE NOTRE SPÉCIALITÉ
Billets Hypothécaires Vendus et Achétés
305 RUE BARONNE
PHONE MAIN 15

"THE CABINET"
CE FAMEUX "GIN FIZZ"
AU MEME VIEUX POSTE,
Coin CARONDELET ET GRAVIER.
ALBERT CADESSUS, Prop.
Phone-Main 3751. Nouvelle-Orléans
26 oct—1an

Fred. F. Dupuy
CONSTRUCTEUR NAVAL—MÉCANICIEN
Bayou St. Jean près Dumaine
PHONE MAIN 1952-L
27 jui—1an

CHEMINS DE FER. CHEMINS DE FER.

Car Moteur
VIA Y. et M. V.
Nouvelle-Orléans et Baton Rouge
COMMENÇANT LE 1er DECEMBRE.

	Car Moteur.		Train Réguliers	
Quitte la Nouvelle Orléans	6:55 a m	7:00 a m	3:15 p m	4:15 p m
Arrive à La Place, Drapeau	8:00 a m	8:10 a m	.....	5:23 p m
Arrive à Réserve, Drapeau	8:10 a m	8:20 a m	.....	5:30 p m
Arrive à Garyville, Drapeau	8:15 a m	8:25 a m	.....	5:37 p m
Arrive à Lutcher	8:25 a m	8:40 a m	4:18 p m	5:52 p m
Arrive à Convent	8:40 a m	8:57 a m	4:31 p m	6:10 p m
Arrive à Burnside	9:02 a m	9:25 a m	4:48 p m	6:35 p m
Arrive à Baton Rouge	9:45 a m	10:30 a m	5:35 p m	7:45 p m
Quitte Baton Rouge	4:00 p m	2:05 p m	6:10 a m	6:20 a m
Arrive à Burnside	4:48 p m	3:00 p m	6:53 a m	7:23 a m
Arrive à Convent	5:10 p m	3:27 p m	7:10 a m	7:50 a m
Arrive à Lutcher	5:25 p m	3:48 p m	7:22 a m	8:08 a m
Arrive à Garyville, Drapeau	5:37 p m	4:00 p m	.....	8:25 a m
Arrive à Réserve, Drapeau	5:42 p m	4:15 p m	.....	8:33 a m
Arrive à La Place, Drapeau	5:50 p m	4:24 p m	.....	.....
Arrive à Nouvelle Orléans	6:00 p m	5:30 p m	8:30 a m	9:45 a m

Le Car Moteur s'arrêtera pour embarquer ou débarquer les passagers détenteurs de billets aux stations de La Place, Réserve ou Garyville, ou à des stations qui sont désignées comme places d'arrêts réguliers, en notifiant l'agent.
POUR PLUS AMPLES RENSEIGNEMENTS
Bureaux des Billets en Ville, 141 rue St. Charles
PHONE 3618 MAIN.

EST OU OUEST
PRENEZ LE
SOUTHERN PACIFIC
Par Mer jusqu'à New York et la Havane
Par Chemin de fer jusqu'en Californie et dans tout l'Ouest
Demandez pour la littérature gratis. Bureau de billets en ville.
227 RUE ST. CHARLES
PHONE MAIN 4027

Q & C ROUTE
Le Train de New York
Quitte la Station Terminale à 7:30 P. M.
DIRECTEMENT
A la 32me rue et la 7me Avenue
Un ilet de Broadway.
Eclairé à l'Electricité.
Excellent Service de Wagon Restaurant.
"A La Carte"
Bureau des Billets,
211 RUE ST. CHARLES.
Dépôt: Station Terminale, rue du Canal.
PHONE MAIN 2939.

L&N
Exclusivement de Première Classe
—EST LE—
NEW YORK-NOUVELLE ORLEANS LIMITE.
qui quitte la Nouvelle Orléans journellement à 8:00 p. m. un train Pullman entier avec Cars de Club et d'Observation.
Le Temps le Plus Rapide Possible
Plus amples informations concernant les horaires, etc., au
201 RUE ST. CHARLES.

EXCURSIONS A BAS PRIX
—VIA—
New Orleans Great Northern Railroad
NOUVELLE ORLEANS, LA.
Tous les Dimanches
Covington, Abita Springs, Mandeville Lacombe, Forest Glen et les points intermédiaires
Prix Aller et Retour
$1.00
Folsom, Onville, Hoods, Pfalzheim. Bogalusa et les points intermédiaires.
Prix Aller et Retour
$1.25
Quitte la Station Terminale.....7:45 a. m.
Arrive à la Station Terminale..8:00 p. m.
Une occasion de visiter les Fameux Lieux de Santé de la Paroisse St. Tammany.
Les trains partent de et arrivent à la Station Terminale, rue du Canal.
Pour renseignements complets voyez l'Agent des Billets, Station Terminale, Phone Main 4800.
M. J. McMAHON, Agent Générale des Passagers.
G. B. AUBURTIN, Asst. Agent Générale des Passagers.
805 WHITNEY-CENTRAL BLDG.
Phone Main 488.

L'ILLINOIS CENTRAL
Fournit le Service le Plus Efficace pour
Chicago
St. Louis
Louisville
Cincinnati
et Tous les Points au Nord, à l'Est et à l'Ouest. Deux Trains sur Tout le Parcours Journellement. Lumières et Eventails Electriques. Chars à Coupés Indestructibles Construits en Acier. Toutes les Commodités et le Luxe du Voyage Moderne Donnés aux Clients.
Bureau de l'Illinois Central, 141 rue St. Charles.

Pourquoi n'allez-vous pas aux
Mineral Wells
THE TEXAS T AND P RAILWAY
Seule ligne faisant un service directe
DALLAS ET FORT WORTH
Bureau 207 Rue St. Charles.

Feuilleton de l'Abeille de la N. O.

COMMENCÉ LE 29 SEPTEMBRE 1912

Ame de Femme

PAR

VICTOR FELL

(Suite)

Il est dix heures du soir; me voici au deuxième étage de la tour, si élevée au-dessus de l'immense plaine. Je m'appuie contre les vieilles pierres à moitié effritées de la balustrade et je regarde au loin... La nuit est douce et chaude, mais profonde, intense, des vapeurs diaphanes, faiblement lumineuses, ondulent avec lenteur dans l'espace. Les bois forment de grandes taches sombres dans l'infini des lointains inondés de clarté lunaire.

Aucun bruit n'arrive jusqu'à moi. Je me sens perdue dans ce silence, ce néant, comme un point imperceptible dans l'espace, un atome, un rien, presque irréel... Des choses impalpables et très douces, à la fois obscures et limpides, m'environnent. Je voudrais glisser dans cette brume imprécise, ces vapeurs claires, cette indécision de la lumière et de l'ombre. Je voudrais... Oh! des ailes, et m'enfuir!... Où?... Je ne sais. Là où se cache la paix, bien suprême, infini. La paix! Dans une anxiété indicible, mon âme la recherche. J'éprouve comme le désir fou de crier mon appel à travers l'immensité recueillie; mais pourrait-on troubler ce merveilleux silence? Clameurs, larmes, sanglots, détresses de toutes sortes, désespoirs inouïs viendraient expirer en un souffle devant ce calme solennel.

Seul, mon cœur est ébranlé; autour de moi, les choses sont paisibles, "choses plus fortes que nous, choses qui vivront quand nous ne vivrons plus." Que sommes-nous donc jetés comme au hasard dans la fantasmagorie décevante de la vie, vie bornée, rapide, close soudain?

Des milliers et des milliers de nuits d'été se succéderont, parfumées, délicieuses, sous le ciel lumineux, et de ce "moi" vibrant qui palpite, là, sous le clair des étoiles, plus rien ne restera; les vieilles pierres, les rochers, les arbres, l'eau miroitante se baigneront toujours dans la mélancolie rêveuse du blanc rayonnement de la lune; mais, de ce "moi" vivace, le moindre atome aura disparu. Seule l'âme "tombée dans le corps" survivra quelque part. Où? Là où réside la justice. Pays merveilleux, contrée sainte où nous aborderons dans le grand calme de la vérité.

Un pas léger se fait entendre près de moi. Séraphie est là.

— Mademoiselle, me dit-elle, Pierrou est beaucoup plus malade. Il demande mademoiselle. Il pense qu'il passera cette nuit.

Je la regarde, saisie... Il pense "qu'il passera cette nuit!" Comme elle a dit cela sans frayeur, simplement, de la même voix calme avec laquelle elle me ferait part de la chose la plus insignifiante dans l'ordre de ses occupations. Et lui, le mourant, plus serein encore, me fait prévenir sans trembler de sa fin toute proche. En hâte je suis Séraphie et nous nous dirigeons vers la maison de Pierrou.

La nuit est si prodigieusement claire que chaque détail de l'église, de la petite place, de l'étroite rue, se détache à merveille. La pauvre demeure, toute basse, faite de grosses pierres irrégulières, pas même blanchies, est nichée contre l'église. La porte est ouverte. J'entre doucement dans l'unique pièce au rez-de-chaussée. Elle est éclairée par la faible lueur d'une petite lampe à trois becs suspendue à l'intérieur de la grande cheminée. Tout au fond est le lit. Je me penche au-dessus du malade, ombre amaigrie perdue sous les rideaux de grosse toile à carreaux rouges et blancs, et je prends dans les miennes la pauvre main abandonnée sur la vieille couverture. Le mourant ouvre les yeux. Il me reconnait et un sourire heureux illumine ses traits.

—Que Dieu soit béni de m'avoir laissé vivre jusqu'à ce jour pour vous revoir dans votre château, mademoiselle Sabine, me dit-il d'une voix éteinte, toute coupée de halètements comme un souffle d'oiseau.

—Vous êtes bien souffrant, mon bon Pierrou, mais cela ira mieux demain.

Une expression étonnée passe sur le visage du vieillard.

—Non, mademoiselle Sabine, dit-il gravement, demain cela n'ira pas mieux pour la terre, mais mon âme verra son Dieu.

Rien ne peut rendre la foi qui éclatait dans ces mots, et je sentis combien mes doutes et mes terreurs devenaient petites choses devant cette grande espérance.

Je m'assis contre le pauvre lit gardant toujours dans les miennes la main déjà glacée.

—Pierrou, vous allez donc voir ce que vous avez tant chanté sur la terre pendant soixante ans, à l'office de la sainte Vierge, des saints, à toutes nos fêtes?

—Oui, mademoiselle Sabine; c'est la parole de Dieu et Dieu ne trompe point.

—Et la vie est si laide et si triste, n'est-ce pas, Pierrou, que le ciel nous paraîtra bien beau après cette terre?

—La vie n'est point laide ni triste, mademoiselle Sabine; elle est selon notre âme.

Oh! l'admirable pensée! Je continuai:

—Nous sommes si faibles et si lâches en ce monde, Pierrou...

—Nous pouvons tout avec l'aide de Dieu, mademoiselle Sabine. Il n'y lâcheté que dans le malfaire.

En ce moment, M. le curé entra dans la masure. Il prit ma place près du lit et commença bientôt à réciter à mi-voix les admirables prières liturgiques avec lesquelles l'Eglise catholique console l'agonie de ses enfants. Les lèvres de Pierrou remuaient faiblement pour suivre les versets qu'il savait par cœur pour les avoir redits tant et tant de fois dans sa vie.

Un demi-silence, grave, mais que l'on sentait rempli d'impressions consolantes, planait sur la chaumière. Assises sur les bancs de l'âtre, la vieille Marion, la femme de Pierrou, Séraphie et deux voisines égrenaient sans bruit leurs chapelets. Et toujours les strophes sublimes continuaient, redisant les promesses célestes et la confiance de l'homme conduit par degrés jusqu'au seuil de l'éternité bienheureuse.

Etait-ce l'allégresse entrevue qui saisit l'âme du mourant pour l'emporter dans la joie des choses saintes? Peut-être. Mais, soudain, les vieilles lèvres desséchées ne remuèrent plus...

Nous nous agenouillâmes tous sur le sol de terre battue, et pendant que nous répondions au "De Profundis" récité par M. le curé, je sentais se raffermir en mon âme cette foi qui réunissait dans la même espérance le saint vieillard aux traits soudainement adoucis dans la mort, le jeune prêtre à la vie isolée, la vieille fille, pure comme son nom, les humbles gardes-malades et moi-même, dont les vains désirs et les anxiétés subtiles s'évanouissaient de plus en plus rapidement. Plus loin, s'enfuyaient et disparaissaient les erreurs et les mensonges de la vie que nous faisons "belle ou laide, selon notre âme."

Ce matin de très bonne heure, nous avons accompagné le corps de Pierrou de son humble demeure à l'église, de l'église au cimetière. Puis je suis rentrée lentement dans mes ruines, plus belles que jamais, me semblait-il dans la gloire du soleil matinal.

J'étais entourée de tous ces humbles, heureux de ma présence parmi eux, et en franchissant la porte basse de la cour mon cœur se gonflait à l'idée de quitter bientôt cette solitude si douce où j'ai retrouvé la paix.

La paix! quel mot berceur, délicieux!

Elle est là, dans mes mains, cette lettre de Muguette qui m'offre une fois encore, mais la dernière, je le sens au déchirement de mon être, le moyen de garder mon bonheur. Elle est là, sur ma table, et le vent qui passe par ma fenêtre ouverte, l'agite, la bouleverse, en fait une petite chose en apparence de vie en émoi. Mais n'est-ce pas le tremblement de mes doigts qui est plus violent encore que le souffle du grand vent inconscient? Les voici ces lignes tentatrices et désolantes:

La suite à dimanche prochain

ON DEMANDE DES AGENTS
On demande 1000 agents pour vendre un fer à répasser se chauffant automatiquement; économisant du travail et du calorique; brule dix heures pour 2 sous; salaire ou commission; les agents font $20 par jour; Ecrivez I. B. Farmer, 415 West Magnolia, Fort Worth, Tex.
25 jan 1m